

L'Escholier

Rédaction et Administration :

320 RUE BEAUDRY 320

Téléphone : Est 4096

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

REDIGÉE EN COLLABORATION

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Quatre Pages : - - 5 Sous

Abonnement : - - 50 Sous

Annonces :

15 lignes agate : - - 50 Sous

Avant de se quitter.

Cette semaine verra la dernière apparition de l'Escholier. Il a eu un glorieux début comme toute œuvre qui naît de ses cendres. La sympathie de toutes les facultés, l'encouragement de tous les étudiants lui étaient acquis, et puis graduellement il a perdu un peu de sa popularité. Il ne faut pas s'en étonner, mais le déplorer; c'est le sort malheureusement, chez les Canadiens-Français, de bien des œuvres qui vivent d'efforts soutenus. Au lieu d'acquiescer de la vigueur et de la force en proportion de la durée de son existence, l'œuvre, qui veut être tant soit peu durable, perd graduellement l'importance et l'intérêt que devraient lui acquiescer chaque semaine et chaque mois qui allongent sa vie.

Mais l'Escholier ne se plaint pas de l'encouragement qui lui a quelquefois fait défaut. Au contraire c'est pour lui un point d'orgueil; car malgré cette apathie partielle, heureux et fier, il a vécu et bien vécu, jusqu'à ce jour, comptant seulement sur le travail de quelques confrères pour le conduire à bonne fin, sur l'argent des numéros vendus pour assurer son impression, n'ayant pas comme le journal universitaire des années précédentes, le secours financier de l'Université Laval. S'il arrête aujourd'hui sa publication, ce n'est pas qu'il se sente faible et découragé, au contraire, il a acquis de l'endurance au milieu des luttes qu'il a soutenues; mais comme tout véritable escholier, à l'approche de l'été, il veut faire l'école buissonnière et profiter des jours des vacances. Mais que l'on ne se fasse pas illusion, on le verra paraître en septembre prochain, vieux d'une année d'expérience, plein de vie et d'exubérante jeunesse.

Car l'Escholier, c'est aujourd'hui, le dernier lien qui devrait unir tous les étudiants. C'est par lui que l'étudiant s'adresse aux autorités et qu'il leur fait une proposition qu'il ne pourrait soumettre, seul et tremblant, devant l'arbitrage des professeurs réunis. C'est par lui que l'étudiant peut s'intéresser aux questions vitales de notre race, et qu'il met au jour les idées qui n'auraient pu être connues sans les quatre pages du journal universitaire. C'est par lui que des étudiants ont lié connaissance avec des confrères des facultés étrangères, (hélas! il faut le dire) et qu'ils ont vécu quelques instants en communauté d'idées avec eux. C'est grâce à lui que des étudiants ont "pioché" un article au lieu d'aller passer leurs soirées dans la rue ou ailleurs, et qu'ils ont ainsi préparé une plume, encore inexpérimentée, aux combats qu'il faudra livrer plus tard. C'est par lui que l'étudiant a chanté les joies qui lui gonflaient le cœur, ou qu'il a pleuré l'inconstance cruelle d'une amie. C'est par lui que nos professeurs auraient pu communiquer de bonnes et reconfortantes idées, fruit de leur expérience et de leur savoir et nous guider, lorsque l'enthousiasme de nos vingt ans nous faisait côtoyer l'abîme et qu'un vertige passager nous y faisait tomber. C'est grâce à lui, et voilà peut-être son plus grand mérite, que les étudiants quelquefois se sont sentis un peu liés les uns aux autres par l'idée, cette étincelle électrique, qui fait vibrer d'un même courant nos facultés les plus nobles, rend les hommes frères—frères d'une idée—et les font quelquefois mourir pour elle.

A la fin de cette année, nous sera-t-il permis de faire un dernier souhait relatif

de ne jamais oublier la lourde responsabilité qui retombe sur nous.

Nous sommes à Laval afin d'atteindre un but, il faut se dépouiller de cette indifférence qui anéantit nos facultés, ébranle notre volonté de bien faire, et nous éloigne de ce qui devrait le plus attirer.

Nous avons une famille qui a mis en nous ses aspirations les plus chères. Il faut se monter dignes de la confiance dont elle nous honore et des sacrifices qu'elle s'impose pour nous. Nous avons un père qui travaille et peine quelquefois dans la gêne pour assurer notre séjour à l'Université, une mère qui entoure nos faits et gestes de ses sollicitudes inquiètes, des frères et des sœurs, moins heureux que nous, qui envient peut-être notre sort privilégié. Ils s'intéressent tous aux plus petits détails de notre vie, à nos moindres succès, et ils pleurent nos défaillances et notre éloignement du chemin de l'honneur si, par faiblesse, nous avons le malheur de nous en écarter.

Nous appartenons à l'Université Laval et nous devons l'aider de toutes nos forces pour que son rôle de citadelle française acquiesce de l'importance, pour que son influence d'action rayonne partout et éclaire le pays tout entier du flambeau de la civilisation française.

Nous devons l'aider à former dans son enceinte des hommes prêts aux combats, munis des armes, qui leur assureront la victoire dans la lutte de la vie.

Nous sommes Canadiens-Français, il faut travailler à l'avenir de notre race. Nous sommes un peuple jeune. Nos pères ont creusé un sillon dans l'histoire, mais il faut le continuer, il faut des mains vigoureuses pour conduire la charrue vers de nouveaux labours.

Ce n'est pas lorsque la France nous donne un si bel exemple de l'épanouissement des qualités du cœur et de l'esprit, qu'il faut ralentir nos efforts, que le Canada lui aussi, ajoute des pages glorieuses à son histoire.

Ce ne sont plus les occasions ni les œuvres qui manquent, ce sont des hommes assez dévoués et assez courageux pour les entreprendre, malgré les sacrifices qu'elles pourraient coûter.

Que les étudiants soient donc des "hommes" dans toute l'extension qu'on donne à ce mot, pour qu'ils aient la satisfaction de l'idéal soutenu jusqu'au bout et du devoir accompli, pour qu'ils continuent de bien porter le nom de leur famille qui a peine et souffert quelquefois pour le lui léguer intact et honorable, qu'ils soient des "hommes" enfin pour que la nation Canadienne-française ait aussi "son siècle" dans l'histoire et qu'elle parvienne à l'apogée de sa gloire.

Pol. Cheminot.

Elle a vécu, Myrto...

Dans le bureau de rédaction de l'Escholier, il reste trois bouts de cigarettes, 6 pour 5 cents, et un bureau vide comme mes poches, pour écrire la dernière chronique de Roger Bon-Temps.

Le journal a vécu ce qu'il devait vivre, l'espace d'une année universitaire. Il s'éteint, asphyxié par le parfum délétère des lauriers qu'il a cueillis...

Il est né sans que personne dise: "Quelqu'un de grand va naître" et il s'en

va comme Gros-Jean, sans revenu. On a dit: "Tiens, un journal!" quand il a paru, dira-t-on: bah!, pour son dernier numéro?

Est-il besoin de reprendre par le fil des semaines et des mois, l'histoire du second organe des étudiants de Laval, d'énumérer ses raisons d'être, de donner les causes de son apparition et de sa fin qui peut sembler, pour plusieurs, prématurée? Je ne le crois pas, car ce serait douter de l'assiduité que tous nos confrères, les étudiants et les indigènes du Quartier Latin, ont dû mettre à le lire...

Se plaindre aussi de l'indigence de la matière que nous avons eu si souvent à déplorer, de l'abandon souvent pénible que nous avons senti autour de nous, serait lâche. Nous ne le ferons pas.

Le salaire de nos employés n'a pas été mitigé, l'honneur de l'Escholier est sauf!

Cependant, si je voulais me départir une minute de ma bonhomie, qu'est-ce que je pourrais dire? Quos ego... sed motus praestat componere fluctus. (Virgile, en petit comité).

Je me contenterai de poser aux étudiants et aux carabins qui ont suivi notre marche, pas à pas, et la main dans la main, si ces demoiselles le permettent, les trois questions suivantes:

1. N'était-il pas nécessaire et honorable qu'un journal universitaire perpète dans le Quartier et à l'Université l'œuvre si fièrement commencée par l'Étudiant, œuvre non pas gâtée, oh non, mais interrompue par un coup de mule?

2. Cet organe universitaire a-t-il reçu l'encouragement, qu'à cause des circonstances et des efforts qu'il faisait pour vivre, il était en droit d'attendre de tous les étudiants?

3. Combien de pleurs seront-ils versés à sa disparition?

Je réponds incontinent pour moi et mes amis à qui je ne dois pas d'argent:

1. Oui. Ne pas le faire aurait été accepter un arrêt injuste et regrettable et priver la corporation des escholiers de sa seule arme défensive et offensive, puisque l'encre a épargné et fait couler plus de sang que l'épée... ou la canne.

2. Non. Le bilan de nos comptes, tout grabege mis de côté, nous met cette réponse au bout de la plume.

3. Les trois pleurs de la marquise de X, c'est-à-dire juste assez pour ne pas "baptiser" le parfum d'un mouchoir.

Somme tout, est-ce à l'apathie ou à l'antipathie des étudiants qu'il faut en demander la cause; nous avons été trop souvent rebatus par ceux sur qui nous comptions pour vivre, et vivre agréablement. La collaboration qu'on a généralement apportée à l'Escholier a été mince et rarement répétée. Il n'est même pas audacieux de dire que les carabins ont "damé" le pion aux carabins et que celles-là ont été, à certaines occasions, plus précieuses que ceux-ci. Faudra-t-il en conclure que c'est pas nous, les étudiants? Baste, non. Tout de même, sont-ils loin les clers, les basochiens et les étudiants de jadis! Nous ne sommes que leur simulacre et une partie de leur ombre. L'étudiant de 1916 est un dieu tombé qui se souvient à peine des vieux...

Maintenant, c'est fini, c'est à jamais fini, et telle est notre histoire. Ayez une prière, mais une seule, pour le pauvre

Roger Bon-Temps.

L'Escholier et la Faculté de Médecine.

Avec les beaux jours du printemps renaissant, l'Escholier nous quitte. Né au milieu des brouillards, il fut pour nous comme un rayon de soleil durant les longues journées d'automne et d'hiver. Maintenant sa tâche est finie; il laisse à la nature inspiratrice et évocatrice le soin de faire chanter nos âmes, de les gonfler d'idéal par sa force toujours neuve qui, à chaque printemps, redonne de la sève à tout ce qui est vivant. Compagnon de nos joies, de nos peines, de nos succès, de nos défaites, l'Escholier fut le chroniqueur de tous; mais tous furent-ils ses chroniqueurs? Nous le verrons dans la suite.

Successeur voire même fils de l'Étudiant, il ne pouvait comme lui se dire: "prolem sine matre natam", mais il se dit: "puer renescens". Continuateur de l'œuvre et des traditions de son aïeule, comme lui il eut à lutter, à souffrir; bien des fois il fut sur le point de devenir victime de l'anémie! N'oubliez pas que c'est un futur médecin qui écrit. Les débuts d'une entreprise comme l'Escholier sont toujours difficiles; toute œuvre qui ne doit compter que sur le dévouement et qui ne donne aucune espérance de rémunération—si ce n'est celle du plaisir éprouvé à voir quelques idées faire, je dirai, école—est nécessairement condamnée à avoir des débuts pénibles; et certes l'Escholier eut des débuts pénibles: manque de fonds, manque d'encouragement, manque de collaborateurs, en un mot, pénurie de tout ce qui peut assurer le succès d'une nouvelle feuille, furent ses apanages des premiers temps. Fiérement il se cambra; comme l'Escholier dont il prit si bien à propos le nom, il se dit qu'il passerait à travers tout; alors en brave il se maintint et se maintiendra; une petite feuille qui peut résister pendant un an à l'insouciance, à l'apathie qui règnent chez nous, est sûre de vivre zelle a vaincu.

Dans cette université, où les mots union et coopération sont presque hominis, vivre un an avec le seul soutien des étudiants est un gage assuré d'immortalité; une feuille qui accomplit cette promesse possède en elle un germe de vitalité sans pareil, elle possède l'indestructibilité.

Cependant, nous ne sommes pas tous méritants au même point de ce succès de la publication de l'Escholier. Les colonnes, était-il écrit dans le premier numéro, sont ouvertes à tous; tous les étudiants sont, de droit, collaborateurs, et tous devraient se faire un devoir d'envoyer au moins dix lignes pendant l'année. Tous l'ont-ils fait? N'eût été la facilité de production de quatre ou cinq amis à nous, notre petite feuille serait morte d'inanition.

Les membres de la Faculté de Médecine n'ont certainement pas fait tout ce qu'ils pouvaient faire—bien plus, ce qu'ils devaient faire—pour encourager notre journal. Il est vrai que nous sommes très occupés: la longueur des cours, la somme de travail requise pour se maintenir à flot, sont autant de facteurs qui ont contribué à empêcher une collaboration active de notre part.

La médecine est une science, ou plutôt un art, des plus positifs; elle prête peu à la poésie; la discussion d'une théorie, l'annonce d'une découverte, sont choses devant être traduites en un style concis, allant droit au but; l'usage de la formule détruit chez nous toute facilité d'écrire, et après quelques mois seulement d'études médicales sérieusement suivies, nous nous apercevons que nous ne sommes pas

loin de la stérilité littéraire, si par ailleurs, nous ne nous tenons au courant des idées et des conceptions littéraires. C'est un grand tort commun à la plupart, pour ne pas dire à la majorité des hommes de science, de négliger complètement la forme pour le fond; de là l'ennui que présente souvent tel traité, par ailleurs excellent, mais écrit dans une langue pitoyable.

Quelques-uns de nos professeurs ont compris que l'homme de science ne doit pas être exclusif et s'en tenir seulement à la forme brute; témoin, notre savant professeur, le docteur Albert LeSage, dont les articles dans l'Union Médicale, sont de véritables petits chefs-d'œuvres scientifiques et littéraires; sans se départir de la rigueur que requiert tout exposé médical, il sait présenter ses observations dans une langue charmante, châtiée, usant des réminiscences poétiques qui réchauffent la froideur des énoncés scientifiques.

L'Escholier, en offrant ses colonnes à tous les étudiants, donnait aux futurs médecins l'occasion de ne pas perdre ce qu'ils avaient pu acquérir de facilité littéraire avant leur entrée à l'Université; et pourtant, combien en ont profité! Peut-être ne comprenaient-ils pas l'importance pour un homme, à quelque sphère qu'il appartienne, de pouvoir présenter une chose sous un jour agréable, en un langage soigné, en un style pur! En ne donnant qu'un petit article de temps en temps, chaque étudiant en médecine aurait pu continuer d'exercer son talent d'écrivain—je suppose qu'ils en ont tous—qu'il possédait, les autres en auraient bénéficié, et l'Escholier en aurait été fier.

Ceci n'est pas un reproche, mais de simples observations faites pendant l'année qui vient de s'écouler.

L'Escholier réparaitra; ses colonnes seront encore le domaine de tous; j'espère que les étudiants en médecine acceptent joyeusement cette hospitalité et aideront à son maintien; alors on verra se lever pour ce fils à nous, des jours heureux, lorsqu'il sentira se grouper autour de lui tous les nôtres, pour le fortifier de leur travail, le soutenir de leur œuvre. Le chant des hirondelles qui reviennent va remplacer le rythme dont il aimait à nous bercer, mais lorsqu'à l'automne, elles nous quitteront de nouveau pour des cieux plus doux, la chaude haleine de l'Escholier sera encore là pour donner la chaleur que nous refusera la nature.

Il ne pourra vivre que par nous, il ne vivra que pour nous, et s'il meurt, on pourrions-nous exprimer nos idées et défendre nos droits?

Médico.

C'est fini.

C'est fini, nous partons. Ercintés d'avoir tiré si longtemps sur la corde des carillons pour réveiller la gente écologie.

Nous avons rêvé trop haut! Le Quartier Latin, l'Entente cordiale des différentes facultés, la Maison des Étudiants, le Bérêt, la Fronde, tout ça c'était encore trop neuf pour nous, et bien des glaces passeront sous le pont Victoria avant que ces choses se réalisent...

Tout de même nous avons lutté, souvent peut-être à tâtons, — nous étions tellement seuls —, mais nous avons fait de notre mieux. Lancés sans capital, sans appui de l'officiel, nous avions dit que nous paraîtrions et nous avons tenu parole. Si, de tous nos combats, les fruits tardent à venir, nous aurons du moins prouvé qu'il est possible et même facile à d'autres jeunes de fonder un journal d'étudiant et de le maintenir sur la brèche.

C'est fini, nous partons satisfaits, malgré nos paroles jetées dans le vent et le désert, malgré la froideur, l'inertie et les cœurs déjà étioles qui nous ont été fermés.

C'est fini nous partons avec confiance dans l'avenir. Nous avons foi que quelques manifestations bien dirigées, quelques mouvements de protestation bien conduits feront bouger les mastodontes qui président au gouvernement de notre université.

Ce qu'il faut, disait à peu près M. Olivar Asselin, (première manière), aux gouverneurs et administrateurs de Laval,

ce n'est pas des deniers, des souscriptions publiques, des locaux neufs, etc... mais un asile bien chauffé où ils trouveront la bouillie, la chaise percée avec le bonnet de coton qui leur conviennent.

On peut y réfléchir...
Et sur ce, adieu et merci à nos amis.

Le Pélécian.

A ce Herr Professor.

L'auteur de l'article intitulé "Mise au point" et signé "UN PROFESSEUR", article que reproduisait "Le Devoir" de mardi soir, est l'œuvre d'un fat qui veut se donner, en s'arrogeant le droit de penser au nom de tous les professeurs et étudiants de l'Université Laval, l'embonpoint du bœuf de la fable.

Ce qu'il disait d'injuste à l'adresse de l'Escholier ne lui avait sûrement pas été dicté par le corps des professeurs de Laval. L'article était d'un seul homme, et voilà pourquoi il ne devait pas masquer son nom véritable sous un pseudonyme.

Il y a à l'Université des amis et des adversaires de notre journal, tant parmi les professeurs que chez les étudiants.

Quelques-uns nous donnent un encouragement explicite et d'autres nous approuvent tacitement. Nous en avons les preuves. Donc les sentiments qu'ils attribuent à la pluralité des habitants du Quartier ne sont que le reflet de ceux qu'inspirent une clique et un certain groupe heureusement de nombre restreint. Sa "Mise au point" a suscité chez les étudiants, et voilà notre vengeance, des paroles de désapprobation, même de colère.

Et qu'est-ce qu'il nous veut avec son Université catholique? Sommes-nous des faiseurs du dogme? Avons-nous jamais voulu critiquer dans nos colonnes les lois du Décalogue? Je ne le crois pas.

Peut-être devons-nous être taxés de sectaires pour avoir dit une fois à notre archevêque, Monseigneur Bruchési, qu'un certain discours de lui sur l'enrôlement était malvenu dans les salles de l'Université? Notre tort est donc d'avoir cru que la couleur nankin (khaki) n'est pas de la même teinte que les couleurs jaunes de l'Eglise, et que l'on pouvait bien penser à notre guise, en matière politique, alors même que nos idées ne seraient pas partagées par le chef de l'Eglise du Diocèse de Montréal.

Nous comptons bien que ce Herr Professor n'aura pas la fatuité de croire que l'Escholier meurt, assommé par ses quelques phrases; non, il avait été bien décidé que ce numéro serait le dernier, bien avant qu'il nous inflige sa littérature. D'ailleurs, les attaques de ce Monsieur nous piquent si peu, qu'appartenant à un peuple qui compte un Cambronne, nous pourrions bien lui décocher son mot célèbre de cinq lettres connues....

Roger Bon-Temps.

Lorsque le pélican...

SATIRES D'UN POÈTE.

Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.
(Ruteboeuf)

SATIRE XIV

Le vent est tombé sur la mer;
Près des quais j'ai plié mes voiles;
Le ventre creux, le cœur amer,
Je m'en fus, las, sous les étoiles.

Belle consolation pour
Un matelot qui retraite
De pleurer comme un troubadour
Sur son voyage qu'il regrette.

J'étais parti un soir d'hiver,
Sans vivres, sans hommes, sans ancre;
Le vent poussait des paquets verts
Où se reflétait un ciel d'encere.

Je laissai les rivages bleus
Pour l'inconnu d'autres ciels mornes
Où l'on a l'horizon frileux
Et l'océan sans fond pour bornes.

Nap. LeChasseur

Phone Est 6413

FIT-RITE TAILORING LIMITED

485 RUE STE-CATHERINE EST

AVIS AUX ETUDIANTS:

Nous venons de recevoir nos complet de printemps 10% d'escompte aux étudiants.

DEPOT DE JOURNAUX DE PHILIP

185a Rue St-Denis "Au Coin"

Tous les journaux, cigares, cigarettes,
tabac, revues, magazines. -:- -:-

Achetez là votre "Escholier" avant de prendre le tramway,
le jeudi soir.

LA CIE J. & C. BRUNET

PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

213, ST-LAURENT. Tel. Est 1835

S'il reste à Montréal quelques
Brummels et des gens vraiment
chics c'est sans doute parce qu'ils
s'habillent au

ROYAL STORE

266 EST, STE-CATHERINE

M. Alex. Lussier, Gérant.

Tél. Bell Est: 1584

Chas C. deLorimier

Fleurs naturelles
et artificielles.

260, rue St-Denis, 260

MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires

"J'étais seul près des flots" (Hugo),
Et ceux-ci m'encerclaient de crainte!
Je ne suis pas né matelot:
Je hais des mers l'humide étrointe.

Je suis parti, mais je ne sais
Pas pourquoi: c'est que les voyages
C'est beau quand c'est très loin d'accès;
Et qu'on ne voit ça qu'en images.

Moi, jeune ignorant escholier,
Comme le rat de La Fontaine,
J'ai voulu voir les hauts glaciers,
Courir partout la prétantaine,

Connaître des pays nouveaux,
Mener une vie oragée,
Boire dans l'étang des caveaux,
Manger de la vache enragée,

Dormir en deux dans un tonneau,
Comme mon ami Diogène,
Et le jour avec mes fanaux
Chercher quelqu'un qui vaut la peine.

J'ai voulu rire des humains,
Moi qui n'étais qu'un ver de terre,
Moi qui n'avais entre les mains
Qu'une plume de pamphlétaire.

J'ai chanté, sincère toujours,
Les oiseaux, le chant des bohèmes,
Les rêves: nuits; les clartés: jours,
Tout ce qu'on hait, tout ce qu'on aime.

Enfin, j'aurais voulu livrer
Un chef-d'œuvre à toute ma race,
Plus puissant que l'airain, "acre
Perennius", disait Horace.

Mais je m'arrête; c'est assez.
Pégase a ses fers sur l'enclume
Du forgeron; il est lassé,
Et sa croupe est blanche d'écume.

Combien en a-t-il parcouru
De monts, d'océans, de nuages?
Et comme mon fouet tombait drû,
En éinglant, sur ses flanes en nage.

Mais tout est bien fini, je pars
A pied, cette fois, sans Pégase,
L'œil muet, les cheveux épars
Comme un gueux que la douleur blase.

ETUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

FONDEE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales a Montreal

DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Ouimet, Prés.; Hon. Robert Mackay, Vice-Prés.; R. Bolton, Robert Archer, Hon. R. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Hingston, M.D., F. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPÉRANCE, gérant.

"L'Escholier" est publié par la Compagnie "L'Escholier" (limitée) Imprimé à l'Imprimerie Paradis-Vincent, & Cie., 320 rue Beaudry, Montréal.

Déjà, l'ombre descend des cieux,
Mais avant que je disparaisse,
Je veux laisser un chant d'adieu
Aux bérêts noirs, aux blondes tresses.

Adieu! je pars le cœur marri,
Adieu! vous tous dont les prunelles
Se sont ouvertes et ont ri
De mes bouffonnes ritournelles.

Halluciné.

N. de la R. Les satires seront mises
bientôt en volume avec plusieurs autres
poésies; prière à ceux qui voudraient en
avoir un exemplaire d'adresser:
"L'Escholier", 320 rue Beaudry.

Ballade à Prud'homme.

A minuit réveillé, Prud'homme
Se lève en bonnet de coton;
En bas le vaerme des gnomes
Qui de papa sont les fistons
Ont jeté dans les convulsions
Une épouse très polychrome,
— "L'ami, ne lancez pas de pommes
Sur les espoirs de vos millions!"

En effet, cher monsieur, les sommes
Que follement nous gaspillons
Dans de très corrects hippodromes,
Chers de les nymphes de l'Odéon,
(De la science, c'est l'axiome)
Ces ors sonnants vous reviendront.
Pourquoi donc hurler, économe,
Après l'espoir de vos millions?"

Puis ils repartent, gais fantômes
Du plaisir, essentiels bouffons
Sans souci des deutéronomes,
Dansant dans l'ombre un rigaudon
Plus joyeux que Néron dans Rome
Sous l'œil des agents bons garçons
Qui, ô Prud'homme, entre deux sommes
Gardent l'espoir de tes millions.

Envoi:

Prince, que la canelle embaume,
Dispensateur des cornichons,
Tu devrais reciter des psaumes
Pour les espoirs de tes millions.

Claude Parasol.

L'avenir de la race Canadienne-Fran- çaise.

Que nous réserve l'avenir? Epineuse question que doivent se poser tous les Canadiens Français, vers laquelle doivent se concentrer tous nos efforts, question à la fois noble et sublime, digne de trouver une place dans les colonnes des journaux conscients de leur raison d'être.

Réduite à la dernière des extrémités et délaissée par la France en 1760, la nationalité canadienne-française, grâce au dévouement et à l'initiative de nos pères, a su résister victorieusement aux attaques réitérées que ses ennemis lui portèrent pendant au-delà d'un siècle, et s'est même développée admirablement, portant à deux millions sa population de soixante mille âmes.

Malheureusement, voici que nos ennemis, jaloux de notre expansion, portent de nouveau leurs mains sacrilèges sur les traités inviolables qui nous garantissaient nos libertés, s'efforcent par d'abominables fratricides de nous anéantir complètement et cela avec tant d'acharnement que nous avons tout lieu de demander ce que nous réserve l'avenir.

Se poser cette question c'est se demander à soi-même ce que nous réservons à l'avenir. Voulons-nous obtenir justice: prenons les moyens pour l'obtenir: c'est toute la réponse.

Si le peuple Canadien-Français, obéissant à la voix du devoir qui lui commande de ne pas renoncer ses libertés, se dresse énergiquement un jour ou l'autre pour revendiquer fièrement ses droits comme le firent les héros de 1837, il est indubitable, surtout dans la période que nous traversons, qu'il obtiendrait jusqu'à la dernière de ses revendications.

Que nos officiers Canadiens-Français, par exemple, qui se piquent d'être patriotes, enjoignent aux gouvernements à sauvegarder nos droits, qu'à leur refus, tacite ou formel, ils dirigent leurs troupes vers les frontières de l'Ontario et nous verrions bientôt nos persécuteurs devenir beaucoup moins arrogants.

Jamais, le dicton du Major Geo. W. Stephens, (pendant son élection de 1914) n'eut de meilleure application: "Quand on ne peut venir à bout d'un bœuf en le tirant par la queue, on le prend par les cornes". Il vaut d'autant plus la peine d'être cité qu'il vient des Anglais.

Pourtant il existe deux autorités parmi nous dont le concours contribuerait grandement à réveiller notre peuple endormi et inconscient, nous voulons dire le "Clergé", nos maisons d'éducation. Etant demeuré fidèle aux croyances et à la foi profonde que nous avons héritées de la France, le clergé a toujours exercé parmi nous une influence prépondérante, et par ce prestige il est sans contredit dans les circonstances actuelles, le facteur le plus important pour le maintien de notre race et la survivance de nos institutions. Aussi, lorsque nous songeons qu'il s'est tout particulièrement imposé comme mission de diriger le peuple dans le chemin du devoir, lorsque nous savons que, contrairement à la masse de nos Canadiens-Français, il a eu l'avantage d'acquiescer les connaissances philosophiques propres à approfondir toute la légitimité et la nécessité de nos réclamations, lorsque nous savons de plus qu'il est comme nous, Canadien-Français, nous aimons à croire qu'il s'efforcera de convaincre ses ouailles de l'obligation que nous avons de conserver intacte notre langue et de la transmettre ensuite à notre génération future. Voilà le devoir qui incombe actuellement au clergé, (sans insinuation, bien entendu, sur l'accomplissement de ses devoirs sacerdotaux). C'est pourquoi nous regrettons profondément les paroles de Monseigneur Bruchési, lorsqu'il a prétendu ici, à Laval, que c'était un devoir sacré et moral de s'enrôler. Ce principe préconisé par l'Archevêque de Montréal, est contraire aux intérêts de notre race, et nous subissons injustement un grand préjudice par l'enrôlement de nos concitoyens. Invité à participer à cette démonstration, Monseigneur Bruchési eût certainement mieux compris son devoir en répondant: "Lorsque vous cesserez de nous assassiner, nous prêterons l'oreille à vos supplications raisonnables".

"LAVAL BILLIARD PARLOR"

285 EST, STE-CATHERINE.

Tél. E. 4632

Salle immense. 14 tables de pool, 2 billards anglais, 1 billard américain.

C'est là que les étudiants rivalisent durant leurs heures de loisir.

Rod. Carrière

OPTICIENS ET OPTOMÉTRISTES
à l'Hotel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, ex-
cepté le mercredi et le samedi.

Henri Sénécal

Choix de Lunet-
tes, Lorgnons,
Baromètres,
Thermomètres,
Etc., Etc., Etc.SALON D'OPTIQUE
FRANCO-BRITANNIQUE

207 Est, rue St-Catherine, Montréal.

QUAND VOUS AVEZ UN TRAVAIL PRESSE APPELEZ EST 4096

Les travaux dont l'exécution est demandée dans le plus court délai, voilà notre spécialité. Notre atelier est en conséquence toujours occupé. Nous désirons assurer nos clients, qu'en plaçant CHEZ NOUS une commande, qu'ils sont certains de n'être pas trompés. Aucun travail n'est ni trop considérable, ni trop minime pour ne pas nous permettre de l'entreprendre.

PARADIS-VINCENT & CIE

320 RUE BEAUDRY (près Ste-Catherine)

MONTREAL

Téléphone Est 5219.

Direction: A. ROBI

THEATRE CANADIEN - FRANCAIS

SEMAINE DU 17 AVRIL

Vues Animées

L'ELECTRA

Le théâtre à la
mode de la par-
tie Est.

RUE S.-CATHERINE EST, PRES AMHERST

M. H. E. JODOIN, Gérant.

Téléphone: EST 6494

DIMANCHE, LUNDI, MARDI, 9-10-11 AVRIL

WILLIAM FAVERSHAM

— DANS —

Un Million de Dollars



Le Spécialiste BEAUMIER

144 STE-CATHERINE EST

coin Avenue Hotel-de-Ville



Revenons à notre sujet: le clergé prenant à tâche la défense de notre cause commune. Nos maisons d'éducation canadiennes-françaises, qui sont en grande partie sous son contrôle, enseigneront nécessairement les doctrines énoncées par le prêtre, et notre jeunesse, la génération de demain, sera naturellement patriote.

Mais le rôle de nos maisons d'éducation ne se borne pas simplement dans ces limites trop étroites, car il ne suffit pas à un peuple d'être patriote pour qu'il soit assuré de l'existence de sa nationalité, il lui faut en outre de l'instruction.

Et quand nous parlons d'instruction, nous n'entendons pas les connaissances approfondies des langues mortes, ni les noms, l'âge et l'origine de tous les personnages qui ont peuplé l'antiquité, mais les connaissances capables de nous faire entrevoir les beautés de notre langue, avec de bonnes notions sur l'autre langue en vigueur en notre pays, et surtout, une instruction propre à faire parvenir les nôtres à la tête des grands mouvements industriels, financiers, politiques et sociaux. Nous nous voyons forcés d'admettre que nous sommes grandement inférieurs aux autres nations sous ce rapport-là.

Tant qu'il en sera ainsi il est possible qu'avec beaucoup de patriotisme nous parvenions peut-être à végéter longtemps mais dans tous les cas nous ne resterons toujours que des valets. L'immigration aux Etats-Unis, d'un grand nombre de nos compatriotes, vers la fin du 19ème siècle fut une conséquence de cette langue, et la haute administration exercée par les Anglais, dans toutes les entreprises en est également une autre conséquence.

C'est encore un grand danger pour notre race auquel il faut remédier, de toute nécessité.

Que le peuple Canadien-Français ne se fasse donc pas d'illusion; qu'il sache bien qu'il lui est inutile d'espérer, quoique ce soit, s'il se croise les bras; que le clergé de son côté profite de tout son prestige pour éclairer nos compatriotes et leur faire comprendre leur véritable devoir dans les circonstances difficiles que nous traversons; et qu'à leur tour, nos maisons

d'éducation se rendent bien compte du rôle qu'elles ont à remplir.

L'avenir de notre race sera, dès lors, assuré, nos droits seront respectés comme ceux des autres nations, et comme elles, nous nous acheminerons dans la voie du progrès, du bien-être et de la prospérité.

A. R.

Les cheveux.

Simonne, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

Tu sens le foin, tu sens la pierre
Où les bêtes se sont posés;
Tu sens le cuir, tu sens le blé
Quand il vient d'être vanné;
Tu sens le bois, tu sens le pain
Qu'on apporte le matin;
Tu sens les fleurs qui ont poussé
Le long d'un mur abandonné;
Tu sens le ronce, tu sens le lierre,
Qui a été lavé par la pluie;
Tu sens le junc et la fougère
Qu'on fauche à la tombée de la nuit;
Tu sens le houx, tu sens la mousse
Tu sens l'herbe mourante et rousse
Qui s'égrène à l'ombre des haies;
Tu sens l'atie et le génet;
Tu sens le trèfle, tu sens le lait
Tu sens le fenouil et l'anis;
Tu sens les noix, tu sens les fruits
Qui sont bien mûrs et que l'on cueille;
Tu sens le saule et le tilleul
Quand ils ont des fleurs plein les feuilles;
Tu sens le miel, tu sens la vie
Qui se promène dans les prairies;
Tu sens la terre et la rivière;
Tu sens l'amour, tu sens le feu!

Simonne, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

Remy de Gourmont.

FOURRURES

GROS ET DETAIL

Les lectrices de "L'Escholier" sont invitées à venir examiner nos magnifiques modèles de fourrure.

Etudiants! Achetez vos bérets chez

CHAS DES JARDINS & CIE

LIMITEE

130, RUE ST-DENIS

Téléphones Est: } 1878
} 3241

ED. GERNAEY

Le fleuriste des étudiants et de leurs amies
SPECIALITE: Tributs floraux en cire.108 Est, rue Ste-Catherine, 108 Est
MONTREAL.

Allez rendre visite à

Georges Etienne Coté

TABACONISTE

LIBRAIRIE ET PAPETERIE DE
FANTAISIE.

252 RUE ST-DENIS

Près Demontigny.

Voulez-vous avoir des
chaussures durables, fortes,
élégantes, allez chez

DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine

C'est la vie.

Prodiguer son cœur, engager sa foi,
Donner sans compter le meilleur de soi,
Subir de l'amour, la troublante loi
C'est la vie!

Puis, se voir un jour duper et trahir,
Se désespérer, pleurer et haïr,
Apprentre lutter, souffrir et vieillir
C'est la vie!

Etre plein d'ardeur et de bon vouloir,
Pratiquer le bien de tout son pouvoir
Croire à la vertu, prêcher le devoir,
C'est la vie!

Puis comprendre un jour que, de bas en
[haut,
Tout n'est que mensonge, illusion, mot,
Et que le bonheur sourit au plus sot
C'est la vie!

Suivre du progrès le vol incertain
Et s'associer à l'effort humain
Pour que soit moins rude et moins noir
[demain
C'est la vie!

Puis, s'apercevoir un jour qu'on a tort,
Que vains sont l'espérance, la lutte et l'effort
Et que rien n'est sûr et vrai que la Mort
C'est la vie!

Xavier Privas.

Journal d'un Gentil-homme de l'âge de la pierre taillée.

par Polinice.
(suite)

CHAPITRE IV

"LE MAITRE DE L'HEURE"

Les sombres appréhensions qui avaient failli être la cause de sa dissolution, comme un morne ressentiment, s'étaient passées, et la Tribu existait encore.

Dans un commun accord, nous vivions dans l'arche et dans la paix! Ethéocle, voyant les flots toujours grossissants, y trouva une féconde inspiration pour le profit poétique de la Tribu.

Archenoc, voyant la mer s'agiter et les vents souffler, y trouva sujet à conclusion scientifique pour le profit éducationnel de la Tribu.

Et moi, voyant toujours une mer profonde, j'y pêchais tout le jour le profit digestif de la Tribu!

La vie, quelle qu'elle soit, devient toujours monotone. Les poésies de notre poète, malgré sa fécondité, vinrent à manquer d'intérêt; notre savant fut forcément obligé de se répéter dans ses découvertes et ses inventions; et moi, malgré toute ma bonne volonté, je ne pouvais plus changer le menu de la société. Un jour (un vendredi soir) la Tribu se rassembla pour trouver un remède "à la monotonie toujours croissante dans laquelle vivait la société". Le poète Ethéocle présidait. Après avoir souhaité la bienvenue aux membres et avoir remercié en "termes choisis" l'Assemblée de l'honneur qu'on lui faisait en lui offrant de présider la séance, il amena le sens de la portée de la grande question. Le premier orateur à prendre la parole fut le frère Archenoc. Son discours, pièce d'une éloquence remarquable, causa une profonde sensation dans la Tribu. Nous citons ce discours en extrait et in extenso.

"Frères, si j'ose m'exprimer ainsi, la Tribu touche aujourd'hui une épineuse question. Nous passons à la fois dans une forêt de difficultés pour tomber subitement dans un désert de solutions (approbations marquées... du pied). Ce n'est pas je l'avoue sans arrière-pensée, ce n'est pas, dis-je, une question trop insoluble et par trop insalubre que le problème qui s'érige devant notre intelligence commune. C'est néanmoins une question vitale en ce qu'elle se rapporte à la vie de la Tribu (sourire sur les lèvres entr'ouvertes du président). Vous sachiez, monsieur le président, et cela pendant que la Tribu, soucieuse de sa vie et de son avenir, met tout son souci à un problème d'une cuisante actualité! (Applaudissements et rappel).

"Frères, la solution que j'apporte a, à sa base, de la clarté et de la précision. Je propose donc que la société occupe ses loisirs à trouver au frère Ethéocle une source d'inspiration d'une fécondité moins stérile, au frère Archenoc un champ d'action scientifique plus vaste et au frère Polinice des distractions intellectuelles d'une diversité plus évidente". (Silence ému).

Je me levai et dis:
"Il ne m'appartient pas, frères, de critiquer la valeur réelle de la solution, telle que proposée par notre frère Archenoc. Il ne m'appartient pas davantage d'avoir à donner à cette assemblée une ligne de conduite dans sa vie future. Il ne m'appartient pas enfin de vous dire le trouble dans lequel se trouve plongée notre société, mais soyez assurés, frères, que j'appartiens à cette Tribu de tout cœur—"in corpore sano" et "bona fide". Mes paroles firent effet.

Le président se leva et donna son avis. Il fut décidé qu'un comité fut choisi parmi l'assemblée, pour mettre en action la solution proposée.—Le scrutin donna le résultat suivant:

Président du Comité..... Polinice
Vice Président..... Ethéocle
Conseiller..... Archenoc

L'assemblée s'ajourna, le comité élu devant trouver la solution.

Le travail de ce comité dura une semaine. Après de longs préparatifs, une carte d'invitation fut distribuée aux membres de la Tribu. Elle était ainsi conçue:

"Le jour du Réveil est arrivé"

Grande Soirée, suivie d'un Grand Banquet et de Grandes Manifestations pour célébrer le Réveil de la Tribu.

Venez un. Venez tous.

On est prié d'amener ses amis et ses parents.

N.B.—Cette carte donne droit à une seule admission.

Le Comité.

Inutile de dire que tout se passa dans l'ordre. A onze heures, Archenoc entra dans les salles et prononça un discours bienvenue qui fut celui de sa vie.

Le discours et le ballet furent tous deux un succès sans précédent dans les annales de la Tribu. A cinq heures, les invités pénétrèrent dans les salles du banquet où le dîner était fraîchement servi.

Le menu se lisait comme suit:

(CENSURE).

Après le banquet, à sept heures, le soleil se leva et ainsi firent les convives. Pendant la seconde partie de la soirée, c'est-à-dire pendant les "conversations intéressantes", le silence fut interrompu par quelques coups frappés à la porte de la salle. Polinice (c'est-à-dire moi-même) se leva et alla ouvrir.

C'était ma femme! Vous expliquer sa présence en ce lieu est chose facile.

Quand on l'avait jetée à la mer, je n'avais pas découvert que les femmes étaient légères (car étant marié je m'étais figuré qu'elles étaient terriblement lourdes). Ainsi légère, elle avait, tel que prévu, flotté deux fois à la surface de l'eau; voyant notre arche, elle s'y était apparemment dirigée.

Sa présence me troubla. Sans en recevoir l'invitation elle entra et dit aux invités:

"Hommes! pendant que le genre humain est au fond de ces flots vous festoyez?"

"Comme vous voyez, madame" répondit Archenoc, qui ne se doutait pas qu'elle était ma femme.

"C'est ainsi que, sans vous soucier du malheur de vos frères, vous vous réjouissez?"

Et Ethéocle répondit sur le même ton qu'Archenoc:

"Que voulez-vous qu'on fit, madame?"

Elle reprit:

"Vous vous réjouissez en compagnie d'un meurtrier—d'un bandit!"

Je vis bien de qui elle voulait parler: alors je gardai le silence de la prudence.

"Un bandit madame?"

"Un bandit madame?" demanda surpris, Archenoc.

"Un meurtrier?" reprit Ethéocle.

"Moi?" dis-je pour éviter les soupçons.

"Il a parlé", reprit-elle.

"Je crois l'avoir entendu", repris-je.

Tout n'est pas rose dans la vie des hommes. Il y a des moments où rien ne compte et ne saurait compter tant on voudrait ne plus exister. Le destin, l'impitoyable destin sait, dans ses calculs faire tout arriver à point.

"Messieurs, dit ma femme, le grand coupable c'est Polinice".

Les femmes ont, comme le dit le proverbe ancien, les défauts suivants: l'orgueil, l'entêtement, la jalousie et de la loquacité. Elles ont beau peu dire, elles en disent toujours trop.

Archenoc se leva et vint à moi.

"Polinice, cette femme a dit vous. Votre figure me le dit". Presto—sortez de l'arche.

Triste perspective, j'allais me jeter dans l'abîme des eaux et y perdre la vie. Il me fallait cependant obéir. Je dis adieu à la Tribu, qui resta impassible, et j'ouvris la porte.

Vous dire mon étonnement et ma joie extrême est chose trop difficile. L'arche reposait sur la terre ferme—j'étais sauvé. Que m'importait alors la Tribu, qui, contre sa constitution, avait introduit dans son sein une femme? (la mienne, morbleu!)

Je partis donc de nouveau seul, étant cette fois certain d'être mon maître unique, le maître de l'heure.

Polinice.

FIN.

Avis.

L'inspection annuelle aura lieu samedi après-midi, par le Brigadier-Général Wilson, Officier Commandant du district militaire No. 4.

Il y aura grand exercice pour tous les cadets vendredi, le 14 avril. Le "Fall-in" sera donné à l'arsenal à 7.30 hrs P.M.

Samedi, tous les membres devront se rendre à l'arsenal pour 1.25 hr P.M. précise.

Tout membre qui manquera la parade et l'exercice Sera exclu du Corps, et perdra tous les avantages d'ex-cadet du C. O. T. C. et sera enregistré comme tel dans les registres militaires.

Par ordre du Commandant.

P.S.—Au cas de mauvaise température vendredi ou samedi, ces réunions auront lieu au manège militaire de la rue Craig.

Aux grosses légumes.

Moi je suis un pacifiste, je me fout d'la casse, du pognon et de l'English. J'fais pas partie des bataillons des gueux, des pauvres bougres qui s'laissent emberlificoter par un tas d'boniments que leur dérochent une série d'bobines de grosses légumes; moi j'suis pas pressé de me faire foutre des courants d'air dans le ventre, c'est pas que j'ai l'rac, car s'il y avait du chambardement à la frontière c'est pas moi qu'on verrait flancher, mais donner ma viande à bouffer aux marmites boches tandis qu'elles ont encore toute la fière Albion à empiffrer, pour ça non, mon vieux lâscar, j'connais l'tabac et on ne m'y pigera pas, on est canayen où on est européen, voilà. Tant qu'à me dévisser l'tempérament y faudrait se lever avant les coqs, pis se coucher avec les poules, j'connais le vieux truc. Avis aux recruteurs.

Non mais les voyez-vous s'véhiculer dans des sapins à essence d'la caserne au St-Régis, d'la gamelle aux banquets des fonds patriotiques? Les voyez-vous ces galonnés, juchés sur les hustings, haranguer les poivrots, les sans l'ron, les déca-vrés, les foutus, ceux qui ne sont ni propriétaires, ni locataires, qui n'ont pas de d'niche, qui crève à faire flanelle dans le pays et qui sont forcés d'acheter le droit de vivre en Amérique en allant se faire crever le fourbi en Europe.

Non mais, bon sang de mille lieues de tonneaux, de tonnerres y faudrait t'y passer leur y casser le ciboulot à ces fendants qui pioncent, jaspinent, dégoisent avec des airs de héros en herbes, pis tout un accompagnement de pétards, de flûtes et de tambours, pour mieux épater, et enfin étriller le populo.

Y sont là à s'trimballer, la g... en entonnant, les moustaches en mop, frusqués couleur de terre, le poil goulé, large du culbutant, mince des genoux, et les quilles en tire-bouchon, y sont tous ventrus, ils ont tous les pommettes roses comme des fillettes du Sacré-Cœur. Leur conduit n'est jamais à sec, ils honorent avec trop de respect le scotch de sa Majesté.

Leus premières campagnes commencent chez l'bistro où ces étoiles pigent les cajots à moitié paf pour ensuite les entasser dans l'poulailier. Le lendemain d'la cuite, ça roupète dans les grands prix, ça s'dérinche le filibé, des boyaux au réservoir, y a rien à y faire, ils sont devenus les défenseurs d'la justice, d'la liberté, ils ont \$1.10 par jour pour marcher à la gloire, devenir un héros obscur, et c'qu'y a de dégoutant, c'est d'voir son portrait, tout comme une annonce des pilules Moro, dans la poissarde d'la rue St-Jacques qui respecte même pas l'malheur. L'Alphonsine d'la rue Ste-Catherine, sa vieille copine qui s'meurt de dépit de ne pas avoir e'te veine de faire casquer d'aussi gros michets, vieille entretenue d'un triste sù, et qui tremble de voir s'éteindre sa rosse dans sa tarte.

Imaginez un peu, si l'gouvernement déclarait la conscription, la g... de bois que feraient les personnalités de not'pays et combien sauteraient pardessus bord, tandis que d'autres moins regardant préféreraient mourir le nez dans la mistouf, que d'aller péter dans le khaki de Sa Ma-

jesté. Et bien moi dans l'occurrence, j'y foutrais l'feu aux cambuses à petits pois, et j'irais en vrai patriote enfiléwapé tous les frusqués couleur de terre, qui font les farauds parce que c'est fils à papa ou à ma tante, quand y sont que des ratés, des sans position, des j'm'en foutisse, des... et ben quoi, lâchons le mot, des vendus à l'Angletrre moyennant \$1.10 par jour.

Et Sophie qui disait qu'être soldat aujourd'hui ce n'était plus un métier...

Phil d'Auray.

Beuverie Baillargeon

256, EST, S.-CATHERINE

Préparations spéciales de "bisillons" pour les étudiants. La seule brasserie classique du quartier latin.



CIGARETTES SPECIALES

avec monogramme, initiales ou écusson.

POUR LES ETUDIANTS :

Ecusson de Laval.

Très bonne qualité de tabac Egyptien ou de Virginie.

15c pour une boîte de 10

Renata Cigarette Co.

40 RUE DUFFERIN

Phone Main 71

Cartes Professionnelles

Téléphone Main: 1056.
Téléphone Main: 1952.

ALDERIO BLAIN, B. A. L. L. L.

AVOCAT

Edifice "Royal Trust"
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 508. MONTREAL.

Tél. Main: 3539.

Résidence:
1473 rue S.-Denis.

HONORE PARENT, L. L. L.
AVOCAT

99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL

Téléphone Main: 3104

J. OSCAR LAROSE, B. A. L. L. L.

NOTAIRE

Edifice "La Sauvegarde"
92 Notre-Dame Est, 92. MONTREAL.

E. A. D. Morgan.

Salluste Lavery, B.C.

MORGAN & LAVERY

Suite 620, Edifice Transportation, 120 St-Jacques

Téléphone: Main 2670. Cable EADMOR

Wilson & Lafleur Limitée

19 rue S.-JACQUES

LIVRES DE DROIT

Langelier : Cours de Droit Civil.
Conditions faciles pour paiement.

NOS DENTS

sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain
(INCORPORE)

182 RUE S.-DENIS, MONTREAL